

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les toilettes sont toujours vaporeuses et charmantes. On voit une foule de robes en étoffes légères, telles que : jaconas imprimé, piqué, soie grenadine, barège, tissus de fantaisie, sur lesquelles on met de grandes basquines ou, pour mieux dire, des pardessus en taffetas noir, garnis de petites ruches en ruban ou de galon moiré.

Les manches sont coupées carrément et fendues tout du long sous le bras. On les garnit de même que la jupe.

Ce genre de vêtement fait fureur, il peut dispenser du mantelet ou du châle, et sa vogue est telle qu'on l'exécute souvent en étoffe pareille à celle de la robe. Seulement alors les manches restent fermées. Elles se taillent sur le patron des manches pagodes, on peut y faire un lacé de velours ou de galon moiré.

Tous les corsages des robes de ville restent montants. Ceux des robes de cérémonie ou de soirée se font décolletés.

Les petits fichus de fantaisie à pans sont toujours très en faveur.

Les volants, les doubles jupes et les *quilles* règnent ensemble.

Si l'on ne veut rien de tout cela, on pose, à hauteur des hanches sur la robe, un gros bouillonné à deux têtes ou bien une ruche de ruban, si la robe est en étoffe de soie.

Les volants sont plus habillés que le reste.

On fait beaucoup de robes blanches en organdi ou en turlatane pour toilette du soir, que l'on garnit de petits volants tuyautés.

Ces volants ont un ourlet large d'un doigt.

Les corsages de ces robes sont décolletés. On y pose une berthe composée de deux rangées de garnitures semblables.

Les manches sont très courtes. On y met un volant qui, dépassant ceux de la berthe, fait qu'elle a trois rangs sur le bras.

Toutes les robes en étoffe dite *grisaille*, et celles à carreaux noirs et blancs, soit en popeline, soit en taffetas, se garnissent à *quilles*. On pose, de chaque côté, de larges bandes de velours droites ou bien formant quadrillé. Il y en a auxquelles les bandes sont placées en échelle. Le corsage ou la basquine doivent être ornés dans le même genre.

Jamais les objets de lingerie n'ont eu plus d'élégance ; j'ai vu hier, chez madame *Colas*, une *matinée* ravissante en mousseline brodée fond semé de pois.

La basquine formait pardessus et descendait jusqu'aux genoux. Elle était garnie d'un haut volant festonné à petites crêtes, surmonté d'un bouillonné dans lequel passait un ruban mauve.

Sur le corsage, un bouillonné semblable était posé en manière de bretelles.

Les manches avaient deux volants surmontés de bouillonnés.

À la jupe un haut volant, avec bouillonné traversé de ruban mauve, montait jusqu'aux genoux et se trouvait ainsi rejoindre la garniture de la basquine, ce qui figurait deux volants.

J'ai remarqué aussi, chez madame *Colas*, des petits

bonnets délicieux, composés de mousseline rose et de mousseline blanche. Cela est frais comme une feuille de rose.

Madame *Colas* s'est fait une réputation particulière pour la grâce et la distinction de ses petits bonnets. À part ceux du matin et de négligé d'intérieur, il y en a de fort jolis pour toilette du soir, élégamment ornés de blonde, de fleurs et de ruban.

Ils restent petits, en général, et avancent peu sur le front ; cela est jeune et coquet. Les grands bonnets, comme les grands chapeaux, vieillissent et coiffent mal.

On porte des cols à herbes, et ce genre aura surtout une grande vogue cet hiver. Ces cols se composent de riches broderies ou d'entre-deux de dentelle, il s'en fait même entièrement en point de Bruxelles. Les pans croisent sur la poitrine et couvrent ainsi le devant du corsage, car ils descendent assez bas, jusqu'à la ceinture à peu près.

Les sous-manches conservent leur aristocratique élégance. On les fait encore à gros bouillonnés et volants de dentelle, illustrés de bouclettes en ruban.

Celles du matin sont en jaconas brodé en couleur. Le col doit être semblable. Ce genre nouveau est charmant et d'une extrême fraîcheur.

Les sous-manches de demi-toilette ne se composent souvent que d'un énorme bouffant, fermé du bas par un poignet bouillonné, dans lequel passe un ruban.

On continue à porter des canezous de mousseline blanche, unie ou brodée.

Viennent ensuite les fichus à pans ; les canezous noirs en tulle zébré de velours ; les petits fichus à pans du même genre, puis les grandes basquines brodées.

On porte aussi des robes brodées, pour toilette du soir ou bal d'été, aux villes de bains.

On les garnit de volants festonnés à crêtes ou bien ourlés, avec un ruban posé à plat dans l'ourlet.

Le corsage de ces robes est décolleté. On pose dessus un fichu en mousseline pareille à la robe, à pans et orné comme la jupe.

Devant le fichu, on met un gros chou de ruban à longs pans.

À la taille, le corsage étant rond, une petite ceinture à boucle ou une ceinture en ruban large à longs pans nouée du côté gauche.

On peut encore faire ces robes à double jupe, simplement ornées d'un gros bouillonné dans lequel passe de même un ruban.

J'ai vu aussi une robe de ce genre ayant des *quilles* posées en losanges sur les côtés, ces *quilles* étaient formées de petites ruches de ruban rose. Il y en avait de même au bas des deux jupes ; c'était une robe de jeune fille. Cela m'a paru très frais et avait un cachet tout à fait Pompadour.

La coiffure qui devait être portée avec cette robe, était une couronne de marguerites roses et blanches. Elle sortait du beau magasin de madame *Tilman*, où l'on voit éclore chaque jour des merveilles qu'on ne se laisse jamais d'admirer.

Madame *Tilman* excelle dans l'art de faire des fleurs et de monter les coiffures. Sa maison est une de celles les plus en renom de Paris, et elle expédie ses fraîches et suaves créations dans tous les pays du monde. Avant que de ceindre la couronne impériale. Sa Majesté l'Impératrice Eugénie portait déjà, sur sa jolie tête, les guirlandes de madame *Tilman*, et Sa Majesté la reine d'Angleterre, appré-

ciant aussi le talent de notre gracieuse et habile fleuriste, a daigné la breveter et l'honneur souvent de commandes importantes.

Ce qui prouve que le génie sait trouver sa place partout.

Quand je parle de fleurs, je songe de suite aux chapeaux. Il n'est pas question de formes nouvelles, bien entendu, mais je veux vous désigner quelques charmants modèles de madame *Alexandrine*, d'abord :

Un chapeau de dentelle blanche application de Bruxelles. Sur le pied de chaque rang de dentelle il y a un rouleau de taffetas bouton d'or. La forme est fuyante, la dentelle semble flotter sur le cou. Pour ornement, marabouts blancs panachés de jaune bouton d'or. Dans l'intérieur du chapeau des branches de boutons d'or se mêlent au tour de blonde.

Ce chapeau est à la fois riche et distingué.

Deuxième modèle :

Chapeau de crêpe vert brodé. Cache-peigne en marabouts panachés, verts et blancs. Deux belles blondes renversées sur la passe. Dans l'intérieur, des petites boules de neige roses.

Troisième modèle :

Chapeau de paille d'Italie, semé de coquelicots et de fleurs de paille, mais quelles fleurs ! on ne peut en voir de semblables ailleurs que chez madame *Alexandrine*, car c'est une nouveauté qui est sa propriété exclusive.

Bavolet haut, plissé ; dans les plis, des fleurs.

A droite, sous la passe, des coquelicots ; à gauche, une bouclette de velours noir à longs bouts.

Certes, voilà un chapeau d'une grande simplicité, mais sa grâce ne peut se décrire. Il est d'une coupe pleine de distinction. Ce n'est plus ce que l'on rencontre vulgairement ; c'est le chapeau de la vraie grande dame, et l'on devinera tout d'abord, en le voyant, qu'il sort d'une maison hors ligne, et porte le cachet de suprême bon goût reconnu depuis longtemps aux modes de madame *Alexandrine*.

Je citerai aussi deux coiffures.

La première est en velours noir, il s'y mêle des boules de neige roses et blanches. De longs pans de velours flottent sur les épaules ; rien de plus charmant.

La seconde se nomme la *coiffure Cérès*. Elle est en fleurs de paille, formant diadème devant. Des flots de ruban rose de Chine et bleu semblable s'échappent derrière et retombent aussi en longs pans, qui flottent poétiquement au caprice du vent.

Cette coiffure est d'un effet indescriptible, et pour peu que ce soit une beauté de *fine race* qui la porte, elle lui donnera un vrai cachet de majesté.

Je n'ai rien dit des étoffes de soie, il n'y a point de nouveautés ; mais que pourrait-on imaginer de mieux que ce qui existe ? Voyez les splendides tissus étalés dans la maison Gagelin-Opigez : est-il possible de créer des choses plus merveilleuses ? on ne le croirait pas, et pourtant je suis sûre que la saison prochaine verra éclore encore quelques somptuosités nouvelles. C'est que le génie industriel ne se repose jamais, que la mode lui dit comme au Juif errant : Marche ! marche toujours ! et qu'il s'élançe sans cesse en effet dans la voie du progrès.

La maison Gagelin, qui a créé, on le sait, au sein de ses vastes magasins des salons spécialement consacrés à la couture, vient de faire plusieurs toilettes magnifiques pour de riches mariages. J'aurais voulu pouvoir vous les décrire toutes ; mais je suis arrivée trop tard, plusieurs d'entre elles étaient déjà remises à leur destination. Je n'en ai vu que deux, les voici :

Une robe en moire antique blanche ; jupe ample, longue, faisant la traîne derrière. De chaque côté, montant de dentelle application de Bruxelles, encadrés dans des broderies en jais blanc.

Le corsage et la jupe tenaient ensemble. A la taille,

la jupe était plissée à plis plats jusque sous les bras, puis en tournant derrière, à gros plis doubles.

Les manches se composaient d'un bouffant de moire, suivi d'un double volant de dentelle.

Sur le corsage, une berthe en dentelle, surmontée de broderie en jais.

Robe de visite.

Fond bleu de ciel, trois volants, avec guirlandes de roses.

Corsage montant à basquine,

Manches à trois volants.

Je dois vous dire, à propos de robes, que le beau magasin de la *Ville de Lyon*, qui est un des plus renommés pour la passementerie et les rubans, prépare des choses nouvelles et très jolies pour garniture de confections et de robes d'hiver.

Nous vous signalons de nouveau cette importante maison, en la recommandant particulièrement.

Nous vous tiendrons, du reste, exactement au courant de ce qu'elle fera paraître.

MM. *Ransons* et *Yves*, qui en sont devenus récemment propriétaires, suivent dignement les traces de leur prédécesseur M. Audoyer, et ne négligent rien pour conserver leur brillante clientèle.

En visitant, comme d'habitude, pour me renseigner, les sanctuaires privilégiés où la mode étale ses magnificences, je suis entrée au magasin du *Persan*. Là j'ai vu de véritables trésors en cachemires et en dentelles de toutes sortes, depuis les plus simples jusqu'aux plus riches, et je signale à nos élégantes d'abord quatre cachemires des Indes d'une intraduisible beauté. Le premier, fond vert ; le second, fond blanc, destiné à une corbeille de mariage ; le troisième fond bleu de ciel ; le quatrième, encadré d'une haute et superbe galerie de palmes, puis ayant dans le milieu un médaillon ravissant, comme dessin et assemblage de couleurs.

En fait de dentelles, à part de fort beaux volants, je citerai deux châles : l'un est une pointe simple, dont le dessin s'étale gracieusement en éventail derrière ; l'autre est double, il est couvert de fleurs. Autour des bouquets semés dans le fond, il se trouve des espèces de palmes qui serpentent gracieusement.

Ce châle est ce que l'on peut voir de plus admirable.

A vous toutes, mesdames, et surtout aux belles voyageuses, qui ne trouveront pas en province les mêmes ressources pour leurs achats que dans notre capitale, je recommande la maison de parfumerie de M. *Legrand*, breveté de S. M. l'empereur des Français et de plusieurs cours étrangères. Vous y trouverez, outre les parfums les plus exquis, des recettes merveilleuses pour la conservation de votre beauté, soit en crèmes, soit en eaux de toilettes ; puis, le fameux *baume de tannin*, qui arrête la chute des cheveux ; enfin, d'élégants éventails pour combattre la chaleur trop vive qui pourrait allanguir vos doux yeux.

Madame Juliette LORMEAU.

GRAVURE DE MODES N° 504.

TOILETTE HABILLÉE. — Coiffure en roses et dentelles noires, formant cache-peigne. Un petit fond en dentelle à bords écaillés renferme le nœud des cheveux. Une couronne de roses entoure le fond. La dentelle déborde et retombe un peu sur le col.

Robe en taffetas rose à disposition, composée de médaillons fond blanc, avec un bouquet broché noir sur blanc et un broché à effets satinés rose sur rose entourant chaque médaillon. Garniture en dentelle noire. Nœuds roses à rayures noires.

Corsage décolleté carré, bordé d'une bande à disposition large de 4 centimètres, et garni d'une petite dentelle noire remontant sur la chemisette. Taille ronde un peu busquée. Trois nœuds sur le devant, celui de la taille ayant les bouts plus longs qu'aux deux

autres. Basques ayant un peu d'ampleur, mais sans plis formés, garnies d'une dentelle de 12 à 14 centimètres, légèrement soutenue; le bord de la basque est orné de médaillons et découpé un peu en écailles en suivant la forme de l'ornement.

La manche est garnie d'un jockey un peu en pointe sur le côté, ayant un rang de petite disposition et bordé d'une petite dentelle; elle a 22 à 24 centimètres de longueur devant et fendue sur une hauteur de 12 centimètres, derrière elle a 36 à 38 centimètres; elle ne forme aucun pli dans le haut. Une dentelle de 7 centimètres la prolonge.

Jupe à sept lés, avec trois volants de six, six et demi et sept lés; chaque volant ayant une disposition et une dentelle comme à la manche.

Chemisette en mousseline blanche à petits plis, ayant la forme du corsage et garnie d'une haute dentelle montante et plate.

Sous-manches en mousseline bouffante, avec une dentelle.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau en paille de riz, orné de velours bleu ciel, de bluets (bleu ciel) et de blonde blanche.

Ce chapeau, forme Paméla, est bordé d'un velours, sur une largeur de 3 centimètres, qui contourne la passe et le bavolet.

Un liseré de velours marque le pied de la passe et un autre le tour de la calotte.

Un cordon de bluets part de la passe, descend vers la calotte, revient vers le creux de la passe et retourne en suivant le bavolet.

Une blonde à dents, d'un dessin léger, retombe tout autour.

La fausse passe est en tulle apprêt, avec un bord en taffetas et des ruches en blonde, avec une petite touffe de bluets dans le bas et un petit nœud en dessous entre les deux passes.

Des bluets garnissent le bandeau.

Brides en taffetas blanc et bleu.

Robe en mousseline blanche, brodée au crochet, avec ceinture en ruban blanc et bleu.

Petit fichu en tulle point d'esprit noir, garni de velours zéro et de dentelles noires.

La robe est décolletée à la vierge, froncée devant et derrière dans un poignet brodé et à la taille.

La manche est composée d'un jockey brodé, d'un bouffant et d'un volant brodé partant de dessous le bouffant.

La jupe est garnie de trois volants; le premier partant à 5 centimètres au-dessous de la ceinture, qui est en ruban blanc et bleu, noué devant et à longs bouts.

Le fichu croise devant au-dessus de la ceinture, et derrière il forme comme une pèlerine à pointe. Le corps est en tulle noir à pois.

Il est garni en haut de deux petits velours cousus sur une petite dentelle et ensuite de trois velours à plat sur le tulle. Au bas, il y a quatre petits velours et une dentelle de 5 centimètres formant garniture. Les ornements viennent se réunir très étroitement dans le bas et de chaque côté retombe un pan, dont le fond en tulle est garni de deux petits velours avec une petite dentelle, et bordé d'une dentelle comme au corps du fichu.

MAISONS CITÉES.

Alexandrine, rue d'Antin, 14. Modes et Parures.

Colas, rue Vivienne, 47. Lingerie.

Gagelin, rue Richelieu, 83. Hautes nouveautés, Confections, Trousseaux.

Legrand, rue Saint-Honoré, 349. Parfumerie, fournisseur de Sa Majesté l'Empereur.

Le Persan, rue Richelieu, 78. Cachemires et Dentelles.

Ransons et Yves (A LA VILLE DE LYON), rue de la Chaussée-d'Antin, 6. Merceries et Rubans.

Tilman, rue Richelieu, 104. Fleurs et Coiffures.

BLUETTES ET BOUTADES,

∴ Ce que le temps apporte d'expérience ne vaut pas ce qu'il emporte d'illusions.

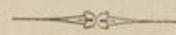
∴ Un succès ne nous donne jamais une bonne opinion de nous-mêmes: il la confirme.

∴ Il y a des gens qui n'ont d'esprit que pour réparer leurs sottises.

∴ Quand nos amis vivent, nous voyons les qualités qui leur manquent; s'ils meurent, nous nous souvenons de celles qu'ils avaient.

∴ On peut soulager la misère du pauvre; celle de l'avare, jamais.

J. PETIT-SENN.



SALON DE 1857.

Le remaniement presque complet de l'Exposition nous permet de réparer aujourd'hui quelques oublis bien involontaires, mais inévitables au milieu de l'immense confusion de 2745 toiles, rangées sans aucun ordre, autre que celui du parallélisme des bordures. Système absurde qui dissémine dans dix salles les dix tableaux d'un même peintre, et rend l'étude consciencieuse de l'œuvre de chaque individu la tâche la plus laborieuse qu'on puisse imaginer.

M. J.-A. Beaucé dont nous avions déjà précédemment cité avec éloges l'*Assaut de Zatcha*, a encore une autre toile pleine d'entrain et de mouvement. C'est une épisode de la guerre de Crimée. Des officiers d'une compagnie de *Francs tireurs* ont été surpris par le jour dans un poste avancé. Une bombe vient tomber sur le flanc gauche du retranchement, culbute dans la neige et tue plusieurs hommes, et interrompt brutalement le repas modeste commencé avec la philosophie du soldat. Les têtes, qui sont autant de portraits, ont beaucoup d'énergie et la couleur est juste et vigoureuse.

Mademoiselle Lecran a envoyé le *Sommeil de Jésus* et la *Veillée*, un petit poème de bonheur intime. Dans un grand atelier, aux murs duquel pendent des esquisses, une jeune femme lit à la lueur de la lampe, le coude appuyé sur la table, et près d'elle est une autre personne, sa mère sans doute, qui l'écoute en travaillant à une broderie. Rien d'aussi tranquille et doux que cet intérieur d'artiste.

Près des *miniatures* de madame Herbelin, qui ont toujours un grand attrait de couleur, mais dont le dessin devient lâché et l'expression maniérée, M. Maxime David a exposé neuf *miniatures* très remarquables. Celui de *Mirza Ferruck-Khan*, l'ambassadeur persan, est très pittoresque, et celui du *Maréchal Bosquet* nous a paru fort ressemblant. Les *miniatures* de M. Maxime David se distinguent par leur grandeur, assez rare dans ce genre de peinture, un dessin très large, et un grand goût dans l'ajustement des costumes. A en juger par celle du maréchal Bosquet, leur ressemblance doit être parfaite, ce qui est déjà une bien grande qualité.

Quoique ces deux petits tableaux soient excellents l'un et l'autre, nous préférons la *Jeune fille tricotant* de mademoiselle Fougère à celui qu'elle intitule un *Regard vers la ville*, et dont l'intention est un peu confuse. Mais son portrait de la *Sœur Rosalie* est digne d'éloges en tous points. Il est d'une ressemblance complète, et nous n'entendons pas seulement par là celle des traits, qui se réussit facilement, mais la ressemblance morale qui est le privilège des peintres de talent et de cœur. On lit sur cette figure fine, douce et grave, toute une vie de charité, d'oubli de soi-même, d'indulgence pour toutes les misères. C'est ainsi qu'on peint les portraits, quand on veut laisser le souvenir de la vertu revêtue d'une forme humaine.



Paysages.

S'il est à notre époque une école qui ne procède d'aucune autre, c'est assurément celle de nos paysagistes, et M. Théodore Rousseau, qui a la gloire de l'avoir ouverte, en reste incontestablement le maître le plus illustre. Après avoir longtemps cherché, mais avec une franchise rude et sans concessions, dans les procédés de palette la réalisation de son sentiment, M. Th. Rousseau est arrivé depuis quelques années à ce faire large et simple, cette entente de l'effet, ce choix exquis des détails, cette vue grande de l'ensemble, cette composition grandiose qui est le signe des maîtres. Nous voudrions pouvoir décrire au lecteur toute son exposition, dont chaque morceau dévoile une de ses brillantes qualités. Nous ne pouvons le faire. Signalons seulement cette belle *Prairie boisée* où des vaches viennent boire à une mare au soleil couchant. Et dans les *Bords de la Loire au printemps* comme tout remue, tout vit, tout respire, jusqu'à cet arbre qui penche et baigne dans l'eau ses belles branches alourdies déjà de jeune feuillage!

M. Daubigny, moins magistral peut-être que M. Rousseau, exprime un sentiment plus profondément senti de la nature. On ne regarde pas un tableau, on est assis auprès de M. Daubigny pendant qu'il peint sa *Futaie de peupliers*, on voit avec lui le chardon qui domine les hautes herbes, le petit sentier qui monte et disparaît; les insectes bourdonnent, et la pie vient apporter une dernière branche de bois mort pour consolider son nid.

La *Vallée d'Optevos* est un chef-d'œuvre de mélancolie et de silence. Un étang envahi par les roseaux, des pentes sans herbes qui descendent, un horizon fermé par de hautes collines; voilà tout... mais quel poème!

Nous sommes encore sous le charme de ces belles pages; nous ne pouvons nous détacher de ce peintre qui attache et émeut si profondément sans paraître s'en préoccuper. Voici le soir: le *Soleil couché* jette au milieu des pommiers sombres ses derniers rayons, comme un doux regard d'adieu. Tout s'éteint, tout s'endort. Les paysans fatigués ramènent les vaches et les moutons silencieux; l'on n'entend plus que le courlis, qui jette son rire prolongé en fuyant devant le troupeau.

M. Blin, un jeune peintre hier, un jeune maître aujourd'hui, a pris en *Sologne* deux vues qui le mettent au premier rang de nos paysagistes. Nous les avons traversés, la boîte à peindre sur le dos, ces vastes déserts de bruyère et de fougère où les roches grises percent ça et là comme les os sur la peau d'un vieux cheval, et nous savons avec quelle justesse de ton, de dessin et d'effet M. Blin les a rendus. Un peu plus de fermeté dans les premiers plans voilà tout ce que l'on peut désirer dans ces belles toiles.

M. Corot est toujours l'amant des levers du soleil. Nul ne sait comme lui rendre ce brouillard transparent et fin dans lequel à son réveil la nature s'enveloppe comme d'un voile pudique. Les paysages de M. Corot ont un vague, une morbidesse sans allégerie qui jettent l'âme dans un milieu poétique. On croit entendre ce murmure inexprimable et confus qui s'élève de partout au moment incertain où l'aube fait place à l'aurore, et voir cette lumière qui n'est plus celle de la nuit et qui n'est point encore le jour.

M. Teinturier a fait un véritable tour de force de couleur et de lumière. En pleine forêt de Fontainebleau, dans le *Bas-Préau*, le soleil traverse un hêtre dont les feuilles deviennent comme une pluie de louis d'or. Diaz lui-même n'aurait pas rendu avec plus de justesse et de crânerie, cette gerbe étincelante accrochant aux troncs lisses des paillettes d'argent et s'éteignant sur le vert sombre des chênes, tandis que les genévriers éclairent l'ombre de leurs reflets bleus et sourds.

M. Bodmer est aussi un coloriste très bien doué, mais il peint dans une harmonie un peu trop rousse; et le *Soleil de mars*, dans un intérieur de forêt, n'éclaire point à cette époque une nature aussi blonde.

MM. G. de Cock et X. de Cock, deux frères je suppose, ont atteint dans la gamme verte une intensité extrêmement curieuse. La *Vue prise en Flandres* par le premier est une excellente composition profonde, aérée, transparente; et le second fait promener des animaux de belle tournure dans des paysages plantureux.

M. de Kniff a découvert dans les Ardennes, par un beau jour de soleil, une mare dont l'eau verte disparaît sous le cresson, les nénuphars aux fleurs d'ivoire ou d'or bruni, les iris jaunes où viennent se poser les libellules bleues que poursuit la fauvette des roseaux. C'est chaud, c'est vivant, et l'on voudrait marcher pas à pas à l'ombre de ces bois qui bordent l'horizon.

Les paysages de M. J. André sont comme toujours très remarquables de couleur et de composition. Nous regrettons de ne pouvoir les décrire tous. Indiquons seulement à nos lecteurs le plaisir qu'ils nous ont causé, et citons les *Vues de la Creuse*, dont jamais on n'avait aussi bien compris et rendu l'austère poésie. M. J. André est aujourd'hui un de nos paysagistes de premier ordre.

Aquarelles.

M. Eugène Lami a envoyé quatre aquarelles très importantes. L'une d'elles surtout, le *Souper dans la salle de spectacle de Versailles, offert à la reine d'Angleterre*, est une merveille d'entrain, de finesse et de difficulté vaincue.

M. Péquégnot nous emmène en Normandie, dans un *Village sur le bord de la mer*. Il faut avoir vécu longtemps et avec un tempérament d'artiste avec ces rudes pêcheurs de nos côtes, pour avoir saisi aussi finement leur physiologie pittoresque, leur allure solide, leurs costumes aux tons éteints, et pour connaître à fond comme lui l'aspect et le détail de leurs bateaux de pêche. Les aquarelles de E. Péquégnot se distinguent entre toutes par une grande franchise d'effet, beaucoup de justesse et de largeur dans le détail, et un faire d'une hardiesse et d'une habileté rare. C'est la vraie aquarelle française, spirituelle et forte.

M. Choupe a pris des grèves une *Vue de Saint-Malo*. Cette aquarelle, très grande, ainsi que la *Place du vieux marché à Dinan*, sont remarquables par leur bel ensemble et leur franchise de dessin.

Un autre Orléanais, M. Pensée, a été moins heureux. Ses aquarelles sont sourdes, sans transparence, sans intérêt, et son grand dessin au crayon noir, le *Chasseur de chamois*, n'a point du tout l'accent âpre de la nature des Alpes, et ressemble à un concours pour la distribution des prix dans une pension de demoiselles.

Natures mortes.

Nous ne saurions trop applaudir à la voie dans laquelle est entré M. Monginot. Voilà, si nous ne nous trompons, la décoration comme l'entendait l'école des décorateurs français sous Louis XIV. Peut-être encore les toiles de M. Monginot, un peu trop simples de modelé, perdent-elles au milieu d'œuvres plus faites; mais il est impossible d'intéresser plus qu'il ne le fait avec des fruits, des légumes, des fleurs et des draperies. Quelle jolie charge que sa *Leçon de lecture!* La maman Guenon, un martinet sur les genoux, enseigne gravement ses lettres à un petit polisson de singe, les mains liées derrière le dos et qui semble protester vivement contre cette éducation forcée. C'est si dur de se crever les yeux sur des hiéroglyphes noirs quand on est entouré de belles pommes roses, de raisins, d'amandes vertes! C'est spirituel comme un Chardin et peint avec une grand entente du décor. Les *Jeunes chats* sont tout aussi charmants. et M. Monginot peut se faire là une renommée sérieuse.

M. Saint-Jean a force de vouloir prouver qu'il était co-

loriste, est tombé dans une véritable débauche de couleur. Quand on regarde ses tableaux, on se frotte les yeux pour bien s'assurer qu'on n'a pas de lunettes à verre de couleur. Ses fruits ressemblent à des lanternes vénitiennes allumées, ses fleurs ont des splendeurs de nacre au soleil, ses melons ouvrent des grottes d'or en fusion. Tout cela est faux, paradoxal, exagéré. Nul souci du dessin, peu ou point de composition, quelques framboises et quelques fraises bien réussies, une pluie de gouttes d'eau plus maniérées que les mouches sur la joue d'une actrice, tel est au résumé ce qu'est aujourd'hui le talent d'un homme bien doué mais qui, en exagérant ses qualités, est devenu impossible à regarder.

Peut-être après tout M. Saint-Jean veut-il réagir contre la tendance au gris de l'Ecole lyonnaise, ou chacun cherche à qui mieux mieux la froideur et la prétention. Un seul peintre de cette école, M. Maisiat, a un sentiment très fin de la composition et la couleur. Son *Chemin en Touraine* et ses *Roses et geranium* en sont la preuve. Que M. Maisiat aborde les grands cadres, il y développera plus à l'aise ses excellentes qualités.

Nous parlons de grands cadres, faut-il parler de celui de M. J. Girardin? Avez-vous vu cette grande machine de 15 pieds carrés, le pendant du *Coup de collier* de M. Verlat, moins l'aspect et la composition? Il y a de tout dans *Malheureux jardin de Marquaire, dans les montagnes des Vosges*: des rhubarbes dignes de la pharmacie de Gargantua, des pavots grands comme des soupières, des vaches, des montagnes, des vallées. Une véritable levée de plan, intéressante comme l'œuvre d'un employé du cadastre. Il est fâcheux qu'ayant à sa disposition un dessin qui ne manque ni de justesse, ni de force, M. J. Girardin n'ait cherché ni la composition, ni l'effet, ni la couleur.

M. Villain réussit singulièrement bien les volailles plumées. Ce n'est point à dire que ses autres toiles ne soient très bonnes. Mais ses poulets et ses dindons étalent sur le bord de la table de cuisine leur ventre jaune et gras, comme à l'étalage de Chevet, et si réjouissant à voir que l'on mangerait son pain tout sec devant ses trompe-l'œil.

Un élève de M. Maréchal, madame Pagné, a exposé deux forts beaux pastels: un *Bouquet de pavots* et un *Bouquet de roses trémières*. Arrangées avec beaucoup de goût, ces compositions sont d'une couleur très brillante et d'une vigueur de dessin et d'exécution rares dans ce genre de peinture, où il est si facile de tomber dans la mollesse.

PH. BURTY.

EMMELINE.

(HISTOIRE PARISIENNE.)

I.

Par une belle après-midi de printemps, le baron Antony de Bloissière se présenta à l'hôtel brillant que la vicomtesse Hélène de Sautérac occupait dans la rue de Courcelles, et, en sa qualité d'habitué de la maison, se mit en devoir de traverser la cour. Mais, à son grand étonnement, il fut arrêté en chemin par le suisse, qui lui fit observer, avec tout le respect possible, qu'il était inutile d'aller plus loin, puisque madame la vicomtesse était partie.

— Partie! répéta le jeune dandy d'un son de voix qu'il voulut, mais en vain, rendre calme; partie!... Pour peu de temps, je suppose?... Une petite excursion, sans doute.

— Non pas, monsieur le baron, ne vous déplaît. Madame a quitté Paris pour toute la saison; elle a

emmené tous ses gens. Son absence durera donc jusqu'à l'hiver.

— C'est fort bien, c'est fort bien... murmura Antony en mordant légèrement le bout de son gant paille. Mais au moins pourrai-je apprendre quelle direction madame de Sautérac a donnée à son voyage?

Le suisse se retrancha derrière l'importance des ordres formels qu'il avait reçus, et répondit avec l'aplomb d'un inférieur qui se sait autorisé à être tant soit peu impertinent:

— C'est tout à fait impossible, monsieur le baron. J'ai la défense positive de parler. Madame désire être libre et aller où bon lui semblera. Vous comprenez, ça la gênerait si ses amis de Paris...

— Oui, j'entends, interrompit sèchement Antony. Je vous remercie, mon cher. Du moment où madame de Sautérac ne se soucie pas de la compagnie de ses amis, c'est à ceux-ci à savoir se retirer.

Il sortit aussi contrarié, aussi mortifié que peut l'être un élégant, un homme du monde qui, ayant entouré de ses hommages assidus et respectueux une femme à la mode, s'aperçoit qu'il en est, au bout de six mois, pour ses frais de galanterie, de billets quintessenciés, de sonnets, madrigaux, visites, regards tendres et belles phrases.

Et comment lui, Antony de Bloissière, lui qui, grâce à son nom et à une certaine indépendance de fortune, avait pu, lancé de bonne heure dans les salons, devenir le complaisant de quelques dames du plus haut parage; comment, disons-nous, Antony s'était-il trompé au point d'attendre d'Hélène une franchise, un échange loyal d'affection qu'il n'eût jamais dû espérer?

Hélène était coquette, et la coquetterie dessèche le cœur.

C'est plus qu'un métier, c'est un art dans toute l'étendue du mot, un art qui exige, avec les dons innés de la beauté et de la grâce, la finesse et la subtilité de l'esprit, la pénétration du jugement, un coup d'œil sûr, une décision prompte, une répartie facile. La coquette doit être toujours sur la défensive, et ne pas laisser trop paraître son ardent besoin de plaire et de triompher. Chez elle tout est apprêt, et il faut que tout semble naturel: tel est le comble du talent; on n'y arrive pas sans une longue étude et de nombreuses observations.

Plaire et subjuguier!... Voilà donc quel était le but unique de la vicomtesse. Sourires, mots couverts, faveurs légères et insignifiantes auxquelles elle savait donner du prix, espérances aussitôt détruites qu'inspirées, irrésolutions calculées, colères adroites, gaieté folle, puis mélancolie poétiquement rêveuse, voilà quelles étaient les armes que madame de Sautérac maniait avec une rare dextérité. Elle ne renvoyait personne, mais elle ne distinguait personne non plus; parmi ses nombreux poursuivants, aucun n'avait le droit de se croire ou se dire le préféré. Mille fois rebuté par cette froideur qui se cachait sous les formes les plus gracieuses, on se promettait de rompre avec la coquette, on la maudissait, on s'accusait soi-même de faiblesse et de manque de dignité; mais il est plus facile de maudire une habitude que d'y renoncer, et, pour se rendre indépendant, il faut d'abord ne pas chérir sa chaîne. Jusqu'alors Hélène, veuve à vingt-quatre ans, riche, charmante et amie de sa liberté,

avait réussi à ménager la patience, à entretenir l'espoir, à consoler l'amour-propre, à apaiser l'irritation de ses pauvres courtisans. Avec quelle jouissance elle savourait l'adulation ! et aussi quel soin elle mettait à garder ses conquêtes ! Cette étude de la coquetterie, poussée jusqu'au culte, était devenue pour elle un besoin ; et comme on dit que les dieux du vieil Olympe se nourrissaient de vapeur d'encens, ainsi Hélène n'était jamais plus radieuse qu'au sein des fumées de parfum que l'amour faisait monter jusqu'à elle.

Tous, n'est-ce pas, vous en avez connu de ces sirènes de salons, de ces femmes dangereuses qui font de la vie une véritable bataille rangée où il n'y a pas un mouvement, une disposition qui ne procède d'une règle stratégique ? Tous, n'est-ce pas, vous avez parfois éprouvé un sentiment pénible, une sorte d'effroi devant ces artifices qui ne vont point jusqu'au vice, mais qui déjà offensent la vertu ; devant ces pièges tendus à la naïve crédulité ? Vous vous êtes dit, sans doute : « Il serait bon de fuir ces femmes si attrayantes ! » Mais c'est justement parce qu'on ne les fuit pas, que leur puissance est illimitée.

Maintenant, vous me demanderez pourquoi, si madame de Sautérac exerçait tant d'ascendant sur son cercle de fashionables, elle s'était avisée de disparaître à l'improviste.

La réponse à cette question est tellement simple, que j'irai au-devant de la question même. Le départ de la vicomtesse se rattachait à cet art merveilleux qui sait prévoir les moments où il convient de sortir de scène. Savoir entrer est chose importante ; savoir sortir ne l'est pas moins. On se fatiguerait à la longue d'admirer les cheveux blonds cendrés de madame de Sautérac, ses toilettes délicieuses, sa taille incomparable, son pied mignon, le rire de ses belles dents, la musique de sa voix, la finesse de ses mots... Un départ, au contraire, une absence de quelques mois ravivera l'admiration, excitera des regrets, inspirera des désirs. Vienne l'hiver, et la reine des salons rentrera triomphalement parmi les flots de ses *immorali*.

Antony ne se fit pas tout ce raisonnement. Dans le départ de la noble veuve il ne vit qu'une chose, — ce départ, dont il conçut un violent déplaisir. Une pensée jalouse traversa son esprit en y portant un feu sombre.

— J'ai un rival... un rival heureux !

Sous cette cruelle idée il marcha d'abord vivement et dans une attitude farouche. Mais bientôt le sentiment de sa propre dignité le rendit à lui-même, et Antony se dit, en ralentissant son pas :

— Eh bien ! après tout, quand il serait vrai que la vicomtesse fût partie et qu'elle eût pour compagnon de route un des hommes qui composaient son cercle, aurais-je le droit de m'en formaliser ? Elle est sa maîtresse ; elle ne m'a rien promis, rien juré ; de mon côté, je ne suis pas engagé envers elle. Nous sommes quittes.

Après ce monologue philosophique, le baron se trouva un peu soulagé. Il résolut de se distraire, de devenir, le plus tôt possible, amoureux ailleurs, de punir l'oubli par l'inconstance.

Au milieu des engagements qu'il prenait ainsi vis-à-vis de lui-même, il se rappela tout à coup qu'il avait à la main un bouquet de violettes de Parme...

Un magnifique bouquet, vraiment, et qui avait été destiné à être offert à la vicomtesse.

Une jolie phrase, un beau bouquet, en faut-il davantage à la femme du monde, — à la Parisienne surtout ?

Mais la vicomtesse était partie, et le bouquet restait...

Antony eut envie de le jeter dans le ruisseau : le respect humain le retint. Il eut peur que son action ne fût remarquée et interprétée dans son sens véritable, — le dépit.

Il lui fallut donc garder à la main le bouquet, tout en le froissant comme pour se venger.

Et voilà que, au bout de vingt pas, il eut une révélation !

Est-ce bien « révélation » que je dois dire, lorsqu'il s'agit d'une vision inattendue, d'une apparition mystérieuse ?

Le baron venait de rencontrer une mortification ; ce bouquet même, qu'il tenait malgré lui, était une sorte de témoignage blessant... Et, soudain, au milieu de ce que la réalité du présent avait de pénible, le passé se montrait avec un bon souvenir, avec un arôme de douce poésie, sous la forme d'une femme penchée à son balcon...

— O ciel ! murmura Antony, je ne me trompe pas... Emmeline d'Ormont !...

Il resta immobile, comme pétrifié, partagé entre la stupéfaction et une mauvaise honte.

Un instant il crut que ses yeux l'abusaient, et qu'il était dupe d'une ressemblance fortuite. Mais le moyen de douter, quand un étage seulement le séparait de cette personne, qui, elle aussi, avait tressailli en voyant qu'elle était remarquée par le baron ?

Celui-ci alors fit un salut profond, qui lui fut rendu gracieusement ; et presque aussitôt, mais sans affectation apparente, la jeune femme se retira du balcon.

— C'est elle ! se dit M. de Bloissière ; oh ! c'est bien elle !... Il n'y a qu'Emmeline d'Ormont pour avoir cette réserve pleine de gravité... un peu trop grave, peut-être... puritaine est le mot. Emmeline d'Ormont !... Il y a eu entre nous deux ans d'absence complète... Je l'ai connue en province, et je la retrouve à Paris ! C'est étrange !... Peut-être s'est-elle remariée... car elle aussi elle est veuve... certainement elle ne fût pas venue seule à Paris.

En pensant de la sorte, il continuait de marcher ; mais, s'arrêtant dès qu'il eut dépassé la maison et revenant sur ses pas :

— Je ne sais pourquoi, se dit-il encore, cette personne m'intéresse. Autrefois ses leçons de morale m'ennuyaient... Qui sait si sa philosophie n'est pas devenue plus traitable ?... J'aimerais assez à renouer connaissance avec elle. Cela serait convenable, d'ailleurs ; car si je passais devant sa demeure sans m'y arrêter, j'aurais l'air à ses yeux d'un homme grossier. C'est cela, j'entre !

Il entra.

— Madame d'Ormont, demanda-t-il, est-elle visible ?

— Oui, monsieur, lui fut-il répondu. C'est au premier étage.

Sans qu'Antony se rendit compte de cette impression, il fut agréablement surpris. Elle s'appela donc

toujours madame d'Ormont!... Les deux années d'absence n'avaient donc pas apporté de changement dans son état!... Deux ans, c'est-à-dire deux siècles pour une femme qui doit sentir le besoin de les utiliser. Non, il était impossible que cela fût ainsi. Et pourtant le nom de madame d'Ormont était bien celui qu'elle portait...

Mais, maintenant, consentira-t-elle à recevoir une visite qui, après tout, pourrait lui être médiocrement agréable? Une personne qu'on a laissée subitement, sans motif plausible, sans excuse, a le droit de conserver quelque rancune d'un pareil procédé. La conscience d'Antony n'était pas tranquille.

Arrivé à la porte de l'appartement, et ayant sonné, le baron, au moment même où la femme de chambre venait d'ouvrir, songea qu'il avait encore à la main le maudit bouquet. Il regretta de ne l'avoir point jeté dans un angle de l'escalier. Mais il était trop tard.

— Madame d'Ormont? demanda-t-il d'une voix légèrement émue.

— Je ne sais pas... je vais voir si madame y est... Veuillez entrer, monsieur. Qui annoncerai-je?

— Voici ma carte.

La camériste ne tarda pas à revenir. Elle introduisit Antony dans un joli petit salon-boudoir.

Il y demeura seul quelque temps, livré à cette espèce de trouble qui, d'ordinaire, accompagne l'attente. Son attention, après s'être portée sur ces riens gracieux, sur ces mille objets de fantaisie où se manifeste l'esprit d'une maîtresse de maison, se concentra sur un grand pastel ovale représentant Emmeline, œuvre d'Emmeline elle-même. C'était simple et finement touché. La jeune femme, légèrement inclinée sur un balcon de pierre, embrassait du regard une campagne faiblement éclairée par un soleil d'automne. Sa pose, sa physionomie, exprimaient une mélancolie douce, mais non inquiète; ce n'était pas le roman ou l'élegie, c'était le calme d'une âme pure, dont la mémoire est traversée par des souvenirs affligeants.

II.

Tout entier à sa contemplation, Antony n'entendit pas une tapisserie se soulever et une forme svelte se glisser dans le salon. Il fallut, pour le ramener à la réalité, qu'Emmeline l'avertit par une petite toux. Il se retourna comme en sursaut, et jeta un cri accompagné de ces excuses :

— C'est vous, madame!... mille pardons... Combien vous êtes bonne de m'accorder ainsi audience!... Vous le voyez, j'étais avec vous déjà.

— Bonjour, baron. Je suis vraiment très satisfaite de votre visite, je ne le cache pas.

Elle lui présenta sa main délicate, qu'il pressa du bout des doigts, et elle le fit asseoir en face d'elle.

Durant quelques secondes, il y eut entre eux un silence facile à comprendre. Séparés depuis si longtemps, ils avaient besoin de s'examiner mutuellement, de se rendre compte du changement que les années pouvaient avoir apporté sur les traits de chacun d'eux. Mais à leur âge on ne change pas si vite, et Emmeline s'était bornée à embellir.

Au bout de cet examen et de ce silence, l'un et l'autre échangèrent un rire jeune et confiant.

— Sommes-nous enfants, dit madame d'Ormont,

d'éprouver une sorte d'embarras lorsque nous avons tant de choses à nous raconter! vous, du moins, monsieur...

— Mais vous aussi, madame, sans doute.

— Oh! moi, ma biographie est bien simple. Les motifs qui me retenaient en province n'existent plus... Ayant perdu l'excellent oncle à qui je tenais lieu de fille, je n'éprouvais plus que de la répugnance pour une campagne où désormais j'étais seule. En outre, j'y étais obsédée de demandes en mariage, moi qui ai résolu de ne point me remarier. J'ai donc pensé qu'à Paris je trouverais dans un quartier calme tout autant d'isolement qu'en province, et même beaucoup plus de liberté. Je suis venue ici avec Jeannette..., vous savez, ma vieille et fidèle domestique. Mes crayons, mon piano, me tiennent compagnie. Quand je suis triste, une prière me rend de la force. Les heures s'écoulent bien employées, et je crois n'être pas à plaindre. Mais en voilà assez sur mon compte. Parlons de vous.

— De moi, madame!... s'écria le baron. En vérité, vous me faites rougir. Que dirais-je, après avoir entendu ce récit de votre passé et de votre présent? A côté d'une existence calme et réglée comme la vôtre, la mienne est une sorte d'Océan impétueux.

Emmeline sourit avec cordialité et de l'air le plus encourageant.

— Quoi d'étonnant à cela? dit-elle. Un homme doit nécessairement mener une autre vie qu'une femme, et surtout qu'une veuve, qui ne saurait garder trop de ménagements pour se faire pardonner sa liberté et désarmer les jugements du monde. Vous, messieurs, vous avez l'espace devant vous; et quand il vous convient de nous tenir dans l'ombre, c'est presque un devoir pour vous de rechercher la lumière, l'éclat, le bruit; j'ajoute : la gloire. Tout cela n'a lieu qu'au prix des lutttes et des émotions; il faut donc s'élancer dans un champ clos... et parfois on peut tomber en chemin..., quitte à se relever aussitôt.

— Vous êtes indulgente, madame..., trop indulgente peut-être. Je vous aimerais plus sévère.

— Plus sévère, à quoi bon?... D'abord il faudrait que j'eusse le droit de gronder, et ce droit je ne me le reconnais pas... Puis, est-il sage de montrer une sévérité qui peut, jusqu'à un certain point, effrayer la sincérité?

— Je vous comprends, répliqua Antony avec un peu d'amertume. Nous ne sommes plus assez amis pour que vous vous reconnaissiez le droit de m'adresser la moindre observation. Voilà comment je traduis vos paroles, si obligeantes du reste.

— Vous les interprétez mal; et puisque vous tenez à être grondé, je vous gronderai à ce sujet. Je ne considère nullement que notre amitié ait cessé d'exister.

— Mais, mon absence si longue...

— Cela arrive tous les jours. On n'est pas amis uniquement parce qu'on se fait des visites. Tant de circonstances séparent, et quelquefois pour toujours! Les meilleurs amis ne sont pas les gens qu'on voit sans cesse : ceux-ci vous fatiguent, vous importunent; tandis qu'il y a des amis éloignés auxquels on conserve un bon souvenir, poétisé même par le temps et la distance. Si l'épreuve d'un commerce assidu est très souvent dangereuse, en revanche celle de l'ab-

sence est utile pour fortifier l'affection et le dévouement.

— Eh quoi! madame, s'écria M. de Bloissière, vous m'aviez pardonné mon brusque départ, mon silence?...

— Je vous ai déjà répondu que je n'avais aucunement le droit de m'en fâcher; j'ajoute que ces circonstances coïncidaient assez avec mon système d'amitié.

— J'entends : l'amitié... de loin.

— Mon Dieu! ne vous en étonnez pas. Est-ce la moins agréable, la moins sûre? Tenez, nous, peut-être quelque parole amère eût-elle pu nous diviser tout à coup; peut-être aussi nos très innocentes relations eussent-elles pu être mal interprétées par le monde. Eh bien! qu'est-il arrivé? Vous êtes parti soudain, vous avez fait votre entrée dans la vie parisienne, vous êtes devenu un héros de salons, vous avez vu nombre de belles dames brillantes, coquettes, recherchées; et moi j'ai gardé un bon souvenir de vous; et à votre tour, quand vous me revoyez par hasard... en passant... cela ne vous est pas désagréable.

— Est-ce en termes si froids que vous devez qualifier le plaisir, le bonheur que j'éprouve à vous revoir, madame?

— Écoutez, n'exagérons rien. Ne m'avez-vous pas promis de me raconter à votre tour ce que vous avez fait depuis ces deux dernières années?

Antony baissa les yeux et se sentit rougir. Allait-il entreprendre sa confession?

— Ah! reprit Emmeline en balançant sa jolie tête, monsieur le mondain, vous me semblez embarrassé. Est-ce que vous récusez mon indulgence, et ne vous en ai-je pas donné des preuves?

— Vous êtes charmante!

Emmeline dit sérieusement :

— Non, je ne suis pas charmante. Ce mot-là est de trop. Pas de compliments : cela me fâcherait.

— Vous pouvez donc vous fâcher?

La jeune veuve se mit à rire.

— J'en avais envie, répondit-elle, mais vous m'avez désarmée. Parlez, parlez; je verrai si vous êtes sincère.

— Hélas! qu'ai-je à raconter? Les mille folies de la jeunesse dorée. J'ai couru les soirées, les bals...

— C'est bien! Il faut se montrer, quand on porte un nom comme le vôtre.

— J'ai été un des héros du *sport*. Souvent j'ai jeté l'or sur les tables de Bade.

— Avez-vous perdu?

— Oui.

— Tant mieux! il est dangereux de gagner; car alors la fantaisie devient passion. Après?

— Après?... Mais cela devient délicat.

— Vous avez été épris de plusieurs belles dames...

— Comment le savez-vous?

— Ah! vous vous coupez... Je le présuiais.

— En effet, c'est la vérité.

— Vous n'êtes pas mort d'amour, n'est-ce pas?

— Certes, non.

— Je suis rassurée sur votre compte. L'amour..., on n'en meurt que par amour-propre. Après?

— Après? C'est tout, je crois.

— Oh! mon petit doigt me dit le contraire.

— Qu'est-ce qu'il vous dit?

— Que vous avez eu un duel avec le comte de Verghen, que vous avez été blessé dangereusement.

— Comment le savez-vous? mon Dieu!

— Par le privilège de l'amitié. Tant que vous n'étiez occupé que de vos plaisirs, je ne m'en mêlais pas. Lorsqu'il y a eu péril pour votre existence, j'ai voulu être informée jour par jour.

— Mais, enfin, par qui avez-vous pu connaître mon état?... dit Antony, très ému.

— Tout simplement par la sœur de Bon-Secours, que je vous avais envoyée moi-même pour qu'elle veillât auprès de vous.

— En effet, cet ange m'a sauvé... Et vous, madame, je vous en rends grâce. Mais vous étiez donc déjà à Paris?

— J'y étais.

Le baron se mit à réfléchir. Toutes ces circonstances réunies le confondaient. Soudain il tressaillit. Il venait de penser qu'Emmeline, si bien informée sur son compte, pouvait ne pas ignorer la cour assidue qu'il avait faite à madame de Sautérac. Il soupira; car en même temps son échec, son humiliation, lui étaient revenus à la mémoire.

Une fois encore, Emmeline lui présenta la main en disant avec effusion :

— Ne vous attristez pas. Tout cela, c'est la jeunesse, c'est la vie parisienne. L'expérience doit se payer.

En voyant cette jolie main tendue vers la sienne, Antony eut une inspiration subite : ce fut d'y placer le bouquet de violettes, qu'il avait tenu jusque-là soigneusement caché derrière son chapeau.

— Enfin!... dit madame d'Ormont de l'accent le plus gracieux, pourquoi n'osiez-vous pas me l'offrir?... Je vous fais donc bien peur?...

— Vous, madame!

— Il est exquis, ajouta-t-elle en couvrant à demi du bouquet son visage régulier et expressif. Je vous remercie de cette attention.

Ici Antony devint plus embarrassé que jamais. Il eût voulu se soustraire à un remerciement qu'il sentait ne point mériter. Mais, sans paraître rien remarquer, ou pour le mettre à l'aise, madame d'Ormont se hâta d'ajouter :

— Je suis très satisfaite de votre confiance. Sauf quelques petits points, vous avez été véridique; c'est fort bien. Nous nous sommes entendus... comme autrefois, quand nous faisons nos bonnes promenades. Vous les rappelez-vous?

— Parfaitement.

— C'est beaucoup de savoir se souvenir. Mais, à présent, je vais exiger de vous une promesse que je joindrai aux meilleures notes du passé.

— Laquelle?... Je m'engage d'avance.

— Ce serait de la témérité si ma prudence ne vous était connue.

— Formulez donc cette promesse.

— C'est d'utiliser désormais votre vie. Vous êtes de bonne naissance; vous avez de l'instruction, du mérite; il vous reste une fortune honorable; vous possédez du crédit : il faut entrer dans la diplomatie.

— Me donner des chaînes!

— Eh! qui n'en porte pas en ce monde? Les pires de toutes, ce sont celles du plaisir et de l'ois-

veté. Le plaisir sans interruption, c'est l'énerverment ; l'oisiveté sans terme, c'est la mort.

— Vous avez raison. Demain je verrai le chef de cabinet du ministre.

— Et comme il est votre cousin, vous obtiendrez facilement par lui une nomination.

— Cependant m'exiler de Paris!...

— C'est pénible, dit Emmeline en le regardant fixement ; mais, après tout, peu vous importe, puisque madame de Sautérac est partie!...

Le baron se leva dans un véritable paroxysme, en s'écriant :

— Est-il possible!... Saviez-vous donc aussi?...

— Calmez-vous, calmez-vous. Votre surprise cessera si vous songez que j'ai des yeux, et que, de mon balcon, j'ai pu vous apercevoir à peu près tous les jours.

— Ah! que vous êtes méchante!... Me voir et ne pas me donner signe de vie!

— Pourquoi faire?... Votre âme, votre cœur et votre esprit étaient si occupés!...

— Et maintenant?...

— Maintenant la vicomtesse s'est jouée de vous comme des autres. Rassurez-vous, cependant : elle sera de retour cet hiver pour savourer encore les hommages de ses admirateurs. Ces femmes-là ont besoin de leur grand théâtre.

Antony fit quelques pas dans le salon ; puis, revenant s'asseoir en face d'Emmeline, qui lui montrait gracieusement son fauteuil :

— Il se peut, dit-il, qu'elle rassemble de nouveau autour d'elle les admirateurs dont vous parlez ; mais je ne serai pas de ce nombre. J'ignore comment cela se fait, mais depuis une heure que je suis avec vous, madame, vous m'avez transformé. J'éprouve à présent une force qui me manquait, un bien-être de conscience que j'avais rarement connu.

Les yeux d'Emmeline se levèrent au ciel avec une sorte de reconnaissance.

— Partez, partez!... dit-elle ensuite d'une voix pleine d'émotion. Partez!... Nous avons causé trop longtemps peut-être. Je suis heureuse de ce changement... car il me permet d'espérer que vous vous souviendrez de moi... quand vous serez loin. Et comme, à présent, rien ne vous appelle plus dans ce quartier... adieu!

Le baron comprit qu'il devait s'éloigner ; il se leva et se dirigea vers la porte. Emmeline était au centre du salon et agitait le bouquet.

Antony se retourna, et, sans savoir ce qu'il faisait, alla tomber aux pieds de la jeune veuve.

— Non! murmura-t-il, c'est impossible... pas d'adieu!... Ne me chassez pas ainsi, Emmeline!...

— Chut! chut! enfant que vous êtes!... Si je vous prenais au mot!... C'est une folie. Relevez-vous.

— Il faut auparavant que vous ayez pitié de moi.

— Mais comment? Mais que voulez-vous donc?

— Un guide.

— Une amie peut en servir.

— Ce n'est pas assez : une compagne!

— Y songez-vous, monsieur... Antony?

— Mais si je vais à l'étranger?...

— Ah! c'est vrai, dit-elle en paraissant réfléchir.

Eh bien! nous verrons...

— Grand Dieu! vous consentiriez?

— Vous avez besoin d'un mentor.

— Dites, d'un ange gardien!

— Je vous prévienne que je gronderai quelquefois...

— Et moi, que je serai soumis. Croyez-le, mon Emmeline, à vous parler franchement, je n'avais jamais aimé que vous!

La jeune femme hochait la tête en souriant avec un peu d'incrédulité.

— Tout sera bien, dit-elle, si vous n'aimez jamais que moi.

— Oh! je jure...

— Je tâcherai qu'il en soit ainsi..., et je vous prévienne que ce bouquet, serré précieusement dans un coffret, sera pris à témoin!

On nous a dit que, le jour où le baron Antony de Bloissière mena à l'autel Emmeline d'Ormont, la charmante mariée tenait à la main, avec son livre de prières, un bouquet de violettes desséchées.

Alfred DES ESSARTS.

LES DENTS

DE JACQUES D'ARMAGNAC.

NOUVELLE HISTORIQUE DU XV^e SIÈCLE.

(Voyez le numéro précédent.)

— Hé! compère Olivier, si je t'ai nommé commandant de mon château de Loches, est-ce pour que tu enfermes d'innocents apprentis pâtisseries et surtout des enfants marqués de lentilles brunes? Voyons, qu'as-tu à me dire pour ta justification?

— Sire, que Votre Majesté daigne me pardonner, repartit Olivier en rougissant jusque dans le blanc des yeux, je me reconnais coupable, trois fois coupable. Seulement j'ai cru devoir administrer à ce garçon une correction pour une couple de méfaits qu'il avait à sa charge, et de cette leçon il aura profité, j'espère. Du reste, je me crois en droit de réclamer une petite part du mérite qu'il a eu de sauver Votre Majesté du grand péril auquel elle vient d'échapper si miraculeusement.

— Toi, Olivier? mais, sur mon âme, tu deviens fou! repartit Louis d'un air étonné.

— Je suis fou, si Votre Majesté le veut bien; et cependant je maintiens mon droit, répliqua l'ex-barbier en payant d'audace. Car il est certain qu'au lieu d'être votre ange sauveur, ce garçon serait, à l'heure qu'il est, occupé dans l'officine de maître Escabeau, pâtisseries-confiseur de la cour, à piler ou à tamiser du sucre, à éplucher des oranges ou à peler des amandes, si je n'avais eu le bon esprit de l'enfermer pour quelques jours dans le château de Loches.

Au langage effronté de son favori, le roi poussa un éclat de rire. Décidément Olivier avait gagné sa cause.

— Compère, lui dit le prince, ta justification est mauvaise. Cependant nous voulons bien l'accepter pour cette fois. Mais, ajouta-t-il d'un ton sévère, dès ce moment nous prenons ce garçon sous notre protection spéciale, et celui qui se permettra désormais de le

toucher du bout du doigt aura affaire à nous. Que chacun se le tienne pour dit. Quant à toi, Olivier, tu auras à le reconduire sain et sauf et honorablement où tu l'as pris. Tu lui assureras un bon accueil chez son maître, le brave Escabeau, et tu l'excuseras de la longue absence qu'il a faite par ta faute. Au surplus, nous nous réservons d'accorder à celui qui nous a sauvé la vie une récompense conforme à son mérite.

Le roi se fit ensuite amener les deux coupables qui, en s'appuyant trop fort sur le rebord de la fenêtre, avaient déterminé la chute de la pierre. On les avait trouvés dans l'intérieur du château et reconnus à l'émotion extrême qui les agitaient : c'étaient un jeune page et une demoiselle d'honneur. En comparaisant devant le roi, ils devinrent pâles, et tremblant de tous leurs membres, ils protestèrent de leur innocence.

Louis XI avait cela de commun avec le lion, qu'il n'aimait que la grande chasse et le noble gibier, et qu'il dédaignait la menue venaison. Aussi pardonna-t-il au page et à la demoiselle d'honneur, à condition qu'après un minutieux examen la preuve de leur innocence fût acquise. Une instruction fut commencée aussitôt, et cette preuve en sortit pleine et entière.

Le rusé Olivier, en ramenant Hugo à Paris, mit tout en œuvre pour lui faire oublier la violence dont il avait été l'objet. Toutefois quelques prévenances que lui témoignât le châtelain de Loches, l'élève de maître Escabeau fût bien plus volontiers retourné auprès de sa mère et de sa sœur, et, s'il n'avait craint d'encourir la disgrâce de son oncle, il aurait certainement demandé au roi la permission de retourner à Carlat. Quand il fut arrivé à Paris, le pâtissier royal et sa femme le reçurent à bras ouverts, et, dès ce moment, ils redoublèrent d'égards et d'attentions délicates pour lui. Cependant, quoi qu'ils fissent, Jasmin éprouvait chaque jour davantage le désir de revoir sa mère et sa sœur. De son côté, Jacques Coittier s'estimait heureux que la prédiction, faite par lui au hasard et uniquement pour sauver son neveu des mains de Tristan, se fût si merveilleusement accomplie. En outre, il vit, grâce à cet événement, son crédit assuré mieux que jamais auprès du superstitieux Louis XI.

Objet de la sollicitude presque paternelle que ses maîtres avaient pour lui, Jasmin eût été heureux s'il avait pu l'être, éloigné depuis si longtemps de Carlat où il avait laissé les seules affections qu'il portât dans le cœur. Tous ses rêves, toutes ses pensées, le ramenaient à la maison maternelle. Il en était presque venu à oublier la récompense que la bouche du roi lui avait solennellement promise.

Obsédé de ces préoccupations, il trouvait le temps d'une lenteur désespérante, et les jours d'une longueur démesurée. Cependant arriva le mois d'avril 1474, de sorte qu'une année tout entière s'était écoulée depuis qu'il avait quitté sa mère.

Dès le commencement du mois, on eût eu de la peine à trouver à Paris un tailleur ou une couturière qui ne fût surchargé d'ouvrage et ne passât le jour et la nuit à travailler. Dame Escabeau était vaillamment à l'œuvre avec deux tailleuses, qui l'aidaient à découper et à coudre deux hoquetons de serge rouge, que le maître de la maison et son élève étaient appelés alternativement à venir essayer. Jasmin se cassait la tête à chercher dans son esprit à quel usage ces vêtements étranges devaient servir. Lorsque les casques se trou-

vèrent terminées et qu'elles eurent été complétées par une croix d'étoffe blanche cousue à l'épaule gauche, maître Escabeau tira d'une vieille armoire deux pertuisanes rouillées, et remettant à son élève celle qui avait le plus souffert de l'humidité :

— Tiens, Jasmin, lui dit-il, va me polir ceci. Fais en sorte que tu en retires de l'honneur. Car le roi, notre gracieux seigneur, a ordonné, pour demain 16 avril, une montre générale de tous les habitants de Paris qui sont en état de porter les armes. Il désire que nous soyons tous uniformément vêtus ; c'est pourquoi nous n'avons pas reculé devant la dépense de ces deux superbes hoquetons rouges. Quand nous fûmes passés en revue il y a sept ans, chacun vint habillé à sa fantaisie, parce qu'il n'était question alors que d'effrayer les ennemis du roi, en leur montrant une armée uniquement composée de Parisiens et prête à marcher. C'est bien dommage, mon ami, que tu n'aies pas vu cela. C'était le 22 septembre 1467, et je ne figurais pas trop mal parmi la cavalerie ; elle se composait d'au moins trente mille hommes montés, et elle couvrait, comme une nuée de sauterelles, tout l'espace qui s'étend entre le faubourg Saint-Antoine et le village de Conflans. Depuis cette époque, la population de la ville s'est bien accrue, de sorte que le roi peut compter aujourd'hui sur une armée bien plus considérable que celle d'alors. Demain il ne s'agira que d'inspirer du respect aux ambassadeurs du roi don Juan d'Aragon, et nous ferons notre possible pour y réussir.

En effet, le lendemain, une troupe d'au moins cent mille Parisiens, tous vêtus de justaucorps rouges, sortit de la ville au bruit des tambours et au son des trompettes, et elle alla se ranger en ordre de bataille en avant de la porte Saint-Antoine, dans la direction de Charenton. Sans doute, la différence des équipements ne donnait pas à cette multitude l'aspect d'une véritable armée ; mais le nombre des hommes dont elle se composait ne manquait pas de leur prêter une apparence formidable. Elle se déployait en plusieurs lignes qui se prolongeaient à perte de vue, et que le roi, monté sur un superbe cheval et accompagné des ambassadeurs aragonais, inspecta d'un bout à l'autre. Sans rien trahir de ce qui se passait en lui, il éprouvait un plaisir secret à voir l'effet que cette montre produisait sur les envoyés du roi Juan, auxquels il lançait par intervalles un regard oblique et scrutateur. Mais un moment arriva où Louis parut tout à coup préoccupé, comme si un souvenir perdu se fût réveillé dans son esprit ; car on le vit s'arrêter brusquement et porter la main à son front. Ce fut l'affaire d'une seconde ; il reprit immédiatement son air impassible et poussa son cheval en avant.

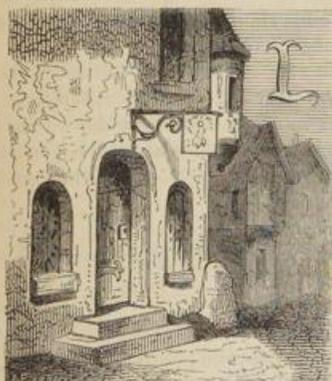
Ce qui avait frappé le roi, c'était la vue de maître Escabeau et surtout celle de Jasmin, qui, avec son hoqueton rouge et sa pertuisane luisante comme un miroir, présentait, malgré son jeune âge, un aspect singulièrement martial. Au moment où Louis eut reconnu le visage de l'apprenti pâtissier, il s'était souvenu qu'il lui devait toujours la récompense promise, l'année précédente, devant le château d'Amboise.

Préoccupé de cette dette sacrée, il chargea, dès son retour au palais, maître Coittier de faire parvenir à Hugo Michelet un rouleau de cent pièces d'or et une lettre patente qui l'autorisait à demander une faveur à son souverain. Le mire se rendit immédiatement à

la rue Saint-Michel, et il ne put assez louer son neveu lorsqu'il l'entendit le supplier de faire parvenir cet or à sa mère et le prier de garder lui-même la lettre royale, pour n'en faire usage que lorsqu'une occasion favorable se présenterait. Il l'attendit longtemps, mais elle finit par se présenter.

CHAPITRE VIII.

SIÈGE DE CARLAT.



Le glaive de la colère royale, depuis si longtemps suspendu sur la tête du duc de Nemours, s'était enfin résolu à frapper le grand coup. C'était au mois de mars 1476. Le château de Carlat était ébranlé par le tonnerre des canons qui l'assaillaient de tous côtés, et par moments il disparaissait, de même que la petite ville qu'il servait à protéger, dans un nuage de fumée bleuâtre. Car une armée royale, commandée par le sire de Bourbon-Beaujeu, était venue assiéger l'un et l'autre.

De lourdes masses de fer battaient sans relâche les remparts du manoir et en faisaient voler les pierres en éclats. D'autres brisaient les toits et les fenêtres, de manière à ne laisser aucune tuile sur les uns ni aucune vitre aux autres. L'édifice craquait de toutes parts sous la pluie incessante de boulets qui fondait sur lui. Par endroits, on voyait monter dans l'air des tourbillons de fumée plus noire, dans lesquels jaillissait de moment en moment une flamme rouge comme celle d'un incendie. De tous côtés on apercevait des combattants qui, abrités derrière les créneaux, les parapets et les terrassements, faisaient feu sur les assaillants, dont le nombre cependant dépassait de beaucoup celui des défenseurs de Carlat. C'était partout un mouvement et un tumulte effroyables, un horrible mélange de cris de rage et de détonations d'armes à feu. Néanmoins, au milieu de cette tempête, on ne cessait d'entendre la voix du duc de Nemours, qui se multipliait sur tous les points où le combat était le plus acharné, et qui excitait, par la promesse de grandes récompenses, les siens à se défendre vaillamment.

Pendant ce temps, une autre scène, moins tumultueuse mais plus navrante, se passait dans l'un des souterrains les mieux abrités du château. On y avait dressé à la hâte un lit de repos, sur lequel était couchée la duchesse Louise, pâle et tremblante de tout son corps. Auprès d'elle se lamentait dans son berceau un enfant nouveau-né, qui par moments portait son poing à sa petite bouche et le suçait, ou le mordillait, sa mère ne pouvant le nourrir. Autour du lit se pressaient, agenouillés et pleurant amèrement, les trois autres enfants de la dame de Carlat, qui se tendaient les bras à chaque détonation dont le bruit retentissait dans le souterrain. Des nombreuses suivantes de la duchesse,

pas une n'était restée auprès d'elle, toutes ayant trouvé quelque prétexte pour s'éloigner à l'approche du péril et se mettre en sûreté. Aussi la pauvre femme, dans l'horrible abandon où on la laissait, éprouvait-elle une indicible angoisse. Par moments elle promenait, avec une émotion impossible à exprimer, ses yeux ternes et presque éteints sur les têtes si chères qui l'entouraient ; mais elle les fixait le plus souvent et avec le plus d'anxiété sur le berceau qui renfermait son nouveau-né. Enfin elle rassembla toutes ses forces, et d'une voix de plus en plus faible elle murmura :

— Je sens que je vais mourir. L'épouvante me tue. Mais vos cris, mes enfants, me brisent le cœur, et vous m'empêchez de remplir mes derniers devoirs de mère envers le petit frère que le bon Dieu vient de vous envoyer. Je ne craindrais pas la mort, si je ne devais vous laisser orphelins dans le monde. Oui, oui, orphelins ! Car, ô mon Dieu ! je vois sans cesse passer et repasser devant mes yeux une tête, et cette tête a les traits de votre père. Si ce malheur arrive, qui donc aura pitié du pauvre être que voilà ? Cette pensée douloureuse, je n'ai pas la force de la supporter. O mes chers enfants, si vous voulez me rendre moins pénibles les derniers moments qu'il me reste à passer avec vous, promettez-moi de bien vous aimer les uns les autres et de reporter sur votre frère, quand je ne serai plus, l'amour que vous aviez pour moi-même, de veiller sur lui et de sacrifier votre propre bien-être au sien. Posez vos mains sur la tête de cet enfant, qui s'appellera Riche-en-Deuil, et faites-moi, devant Dieu tout-puissant, la promesse que votre mère mourante vous demande.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

A peine avons-nous fermé les tombes d'Alfred de Musset et de Béranger, qu'on nous annonce la mort d'un écrivain qui a joui pendant plusieurs années d'une grande célébrité, et exercé une influence très réelle sur le goût d'une génération et d'une époque : nous voulons parler d'Eugène Sue, qui vient de mourir à Annecy, en Savoie, à l'âge de cinquante-trois ans.

La vie assez courte de l'auteur des *Mystères de Paris* a été laborieuse et bien remplie ; il n'est pas sans intérêt, aujourd'hui, d'en signaler les principaux traits.

Né à Paris le 4^{er} janvier 1804, Eugène Sue, fils de M. le docteur Sue, médecin distingué, eut pour parrain le prince Eugène Beauharnais et pour marraine l'impératrice Joséphine. Il commença par étudier la médecine, et fut employé en 1823 dans les ambulances de l'armée d'Espagne. A son retour, il fit jouer un vaudeville à Toulon ; mais loin de persister dans ses essais littéraires, il s'embarqua en qualité d'aide-chirurgien sur le *Breslaw*, fit un assez long voyage de circumnavigation, assista en 1827 à la bataille de Navarin, après quoi il renonça au service chirurgical, revint à Paris, et s'occupa de littérature, en écrivant des moitiés de vaudevilles, et de peinture en travaillant dans l'atelier de Gudin. Devenu maître d'une fortune assez considérable en 1831, il se mit résolument à l'œuvre comme romancier, et publia, de 1832 à 1835, plusieurs volumes qui obtinrent du succès : *Plick et Plock*, *Atar-Gull*, *la Salamandre*, *la Coucaratcha*, *la Vigie de Koat-Ven*. En même temps il s'occupait d'une *Histoire de la marine française*, d'une édition des *Mémoires du cardinal Sourdis*, et collaborait à plusieurs recueils, tels que le *Livre des Cent*

et un, le *Livre des Conteurs*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal des Demoiselles*, etc.

Cécile, Arthur, Godolphin, l'Hôtel Lambert, Paula Monti, le marquis de Létorières, Latréaumont, le *Morne au Diable*, suivirent bientôt, entremêlés de quelques tentatives dramatiques tant au Théâtre-Français qu'ailleurs. Une comédie la *Prétendante*, et un drame *Latréaumont*, représentés sur la scène de la rue Richelieu, eurent tous deux un certain succès.

1840 fut l'année de *Mathilde*, roman dont la publication dans la *Presse* eut un grand retentissement.

En 1842, le *Journal des Débats* commença la publication des *Mystères de Paris*. Les premiers feuilletons de ce roman produisirent une profonde impression sur tous les lecteurs; ils excitèrent presque autant de surprise que d'intérêt et de curiosité; ce fut bientôt un succès de vogue, le sujet de toutes les conversations, au salon comme dans l'atelier; l'ouvrage, qui ne devait comporter primitivement que quatre volumes, fut successivement étendu à six, à huit, et finalement à dix volumes, et cela à la sollicitation non-seulement de l'administration du journal qui le publiait, mais encore pour ainsi dire du public qui le lisait. C'est à partir de ce moment qu'une popularité au-devant de laquelle il n'avait pas couru, s'empara d'Eugène Sue et transforma le romancier en homme politique.

En 1844, le *Constitutionnel* acheta le *Juif Errant* 400,000 francs; le livre n'eut pas dans le journal le succès qu'on avait espéré; mais depuis les diverses éditions qu'on en a publiées ont été vendues ensemble à plus de cent mille exemplaires. *Martin ou l'Enfant trouvé*, les *Sept péchés capitaux* vinrent ensuite, ainsi que les *Mystères du peuple*.

Depuis plus de cinq ans, Eugène Sue vivait retiré à Ancey; c'est de là qu'il avait envoyé ses derniers romans: les *Mémoires d'un mari*, *Cornelia d'Amalfi*, la *Bonne aventure*, les *Fils de famille*, l'*Institutrice*, les *Enfants de l'amour*, le *Diable médecin*, et quelques autres dont les titres ne sont pas présents à notre mémoire.

Peu de romanciers ont fait preuve d'une imagination plus féconde et plus variée, d'une puissance d'invention plus grande, d'une habileté plus savante pour combiner des caractères saisissants et des situations intéressantes; observateur et peintre à larges traits, il a surtout excellé à reproduire les mauvaises passions et les vices de l'humanité et à inspirer pour les méchants une juste horreur; malheureusement la forme fut rarement chez lui à la hauteur de la conception, surtout dans les œuvres de ces quinze dernières années. Eugène Sue était un romancier, il n'était pas un écrivain.

En ce qui concerne sa vie et son caractère, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter ces quelques lignes à la *Chronique parisienne* de M. Paul d'Ivoy.

« Eugène Sue était riche; il aimait le luxe, les fleurs, l'élégance, les beaux chevaux.

» Eugène Sue est le seul homme de lettres qui ait été membre du Jockey-Club. Il a fait courir à diverses reprises; en 1835 notamment, on vit un de ses chevaux, *Mameluke*, fils de *Mameluke* et de *Leila*, lutter contre les chevaux du prince de la Moskowa, de M. Fasquel, etc.

» On a beaucoup raillé les bois sculptés, les bronzes, les meubles de Boule, les tableaux flamands, les marqueteries, les laques, les tentures de soie, les vases du Japon de ses appartements de la rue Caumartin et de la rue de Provence; on s'est moqué de ses serres, de son château de Bordes, dans le Loiret, qu'il a revendu à son beau-frère, M. Gaillard; on s'est moqué de lui parce qu'il faisait savonner ses louis.

« Qu'importe après tout? S'il faisait savonner ses louis, il ne craignait pas de les mettre dans la main calleuse du pauvre. Au château des Bordes, il ne menait pas une vie d'orgies comme on l'a prétendu; il y menait, au contraire,

la vie d'un philosophe. Il se faisait aimer des paysans par ses bienfaits, il fondait une école et il créait une sorte de petit omnibus pour y amener les enfants habitant au loin. »

Et de Paris? quelles nouvelles?

Paris se dépeuple de plus en plus de Parisiens. Les collèges entraînent hier en vacances; on distribuait des prix partout, on ne rencontrait de tous côtés que lauréats et lauréates chargés de livres et de couronnes, accompagnés de mères à la figure épanouie et de petits frères et de petites sœurs qu'on avait conduits à la solennité, pour l'exemple.

Le soir, c'était dans les rues qui aboutissent à des chemins de fer une profusion incalculable de fiacres chargés de malles et de cartons, emportant vers les provinces ces jeunes espoirs de la France à venir.

En revanche, si Paris se dépeuple de Parisiens, il se repeuple chaque jour de provinciaux en vacances et d'étrangers en tournée. Quelles mines invraisemblables on rencontre çà et là! c'est pour ce monde d'arrivants que les théâtres modifient ou varient leurs répertoires et se mettent même en frais de nouveautés.

Ici l'Opéra-Comique reprend l'*Étoile du Nord*, à l'occasion de la rentrée de madame Cabel, et prépare les reprises de *Jeannot et Colin* et de *Zémire et Azor*, pour mademoiselle L'héritier, l'éminente virtuose.

Là, le Théâtre-Français reprend le *Voyage à Dieppe*, une comédie on ne peut plus gaie, que Provost, Got, Leroux, mesdemoiselles Favart et Dubois jouent avec un merveilleux entrain.

Plus loin le Gymnase, ainsi que je vous le disais, renouvelle son affiche et nous donne, à côté de deux petites pièces d'été assez heureusement venues, une charmante comédie de M. Alexandre Dumas, l'*Invitation à la valse*, un petit chef-d'œuvre de grâce, d'esprit et d'élégante finesse, que Dupuis et mademoiselle Delaporte font délicieusement valoir.

Ailleurs, les Variétés égayent leur public avec une exilarante parodie, *Dalila et Samson*, qui montre Lassagne et mademoiselle Alphonsine avec tout le relief de leurs talents excentriques.

Là-bas, enfin, l'Ambigu séduit les imaginations friandes de merveilleux et d'impossible avec la légende fantastique de l'*Homme sans tête*, que joue le héros du lieu M. Dumaine, au milieu de décors nouveaux d'un effet très saisissant.

Julien LEMER.

On écrit d'Auxi-le-Château au *Courrier du Pas-de-Calais*:

« Deux de nos compatriotes, MM. Marcotte frères, viennent de gagner la prime de 400,000 francs attribuée au premier numéro sortant, au cinquième tirage qui a eu lieu samedi dernier à l'Hôtel-de-Ville de Paris, pour l'emprunt de 60 millions fait par cette ville en 1855.

» Les deux frères Marcotte, dont l'un habite Paris, où il exerce la profession de layetier-emballeur, et l'autre Auxi depuis peu de temps, où il vit des économies faites à Paris dans la cordonnerie, avaient donné chacun une somme de 600 francs à l'emprunt municipal parisien. »

SALON DE 1857. — *Avis*. Le public et les artistes sont prévenus que la durée de l'Exposition des beaux-arts au palais des Champs-Élysées est prolongée jusqu'au lundi 31 août.

La distribution solennelle des récompenses aura lieu le dimanche 16 août, à deux heures, au palais des Champs-Élysées.

Les artistes exposants seront admis à cette solennité sur la présentation de leurs cartes.

Les salles de l'Exposition seront fermées au public la veille et le jour de la distribution.

ve

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.